

DUPPLICATA DE MON ARTICLE A SOLANGE

Je viens enfin à vous, comme je vous l'ai promis. Mais hélas trop tardivement. Ma vie de centenaire tantôt m'enlève toutes mes forces, tantôt me garde un optimisme presque juvénile.

C'est un jour d'optimisme que j'ai promis de vous répondre. Or, j'ai eu un jour de grande fatigue qui a effrayé Mlle Chambon et moi-même. J'étais incapable d'écrire. Puis ce fut la foire de Dijon où pendant 15 jours, les visites familiales se succédaient, stoppant mes activités personnelles. Me voilà libre. Je vais donc essayer de répondre à vos questions.

La guerre ne nous a pas surpris, mais pour moi qui avais vécu la 1ère guerre mondiale, où l'union Sacrée des partis politiques assurait la paix intérieure, j'ai souffert profondément de la division des français dès le début du conflit. Je me suis alors déterminée à ne pas laisser s'introduire ces oppositions dans ce milieu de jeunes.

En 1940, quand la ligne de démarcation a retenu à Bourg un flot de français qui ne pouvaient réintégrer leurs demeures de l'Est et du Nord de la France, j'ai inscrit de très nombreux élèves: l'effectif des classes avait presque doublé. Ces nouvelles s'intégraient rapidement à notre régime scolaire: elles eurent carnets de notes hebdomadaires, bulletins mensuels, ... billets d'honneur!! Mais surtout elles participaient à la réunion générale du samedi: elles étaient donc des élèves à part entière. Mais quelles étaient les tendances politiques des parents? Je l'ai ignoré très volontairement. C'est pourquoi je ne prononçais jamais le nom de Pétain: je parlais de la France et des français. Après ma première réunion générale, celle de la rentrée, une nouvelle élève de seconde écrivait à ses parents: «La directrice s'en est bien tirée dans son discours, pas un mot de politique... mais beaucoup d'encouragements pour nos études.» J'en conclusais que la discrétion était nécessaire.

Le Général Delestraint devait approuver ma conduite, car il venait me voir souvent de 1940 à 1941. Nous parlions des études de Bibiane, de la psychologie des élèves. Mais nous n'abordions jamais la question politique Pétain-Laval, qui bien sûr, nous crucifiait! Bibiane, très vivante, très discuteuse avec ses compagnes n'abordait jamais les problèmes de la «chose politique».

Jeanne Brevet dont vous me parlez, était élève dans notre section primaire qui subsistait encore sous la direction de Mlle Renardot? Que Jeanne aimait beaucoup. Les élèves du primaire et du secondaire avaient peu de rapports entre elles. Elles se connaissaient par la réunion générale du samedi, les récréations collectives, la messe du jeudi. Elles se connaissaient bien, mais pas au point d'échanger des idées générales.

En 1941, nous étions au début des oppositions des français qui peu à peu devinrent cruciales quand s'organisèrent sous nos yeux la milice, et la Résistance française. Après 41, je voyais moins le général. Je savais ses déplacements dont il ne parlait pas. Bibiane de même. Quand il fût arrêté, en juin 43, Bibiane vint me le dire immédiatement en me priant de me taire. Elle partait avec sa mère à Paris, voir leur prisonnier à Fresne, pour 15 jours, et n'annoncerait son arrestation qu'à leur retour. Question de prudence. Je prenais alors les papiers, que je cachais. Cette arrestation du Général m'a navrée. Je connaissais sa circonspection, il a fallu le suivre après bien des trahisons, des délations. Je craignais que la moitié de la France fut vendue par l'autre moitié: les allemands payaient bien. Dans le même temps, Jeanne perdit sa grand-mère, la mère de Joseph Darnand. J'allai un soir, selon l'usage, donner de l'eau bénite à la défunte. Sa villa était proche de notre maison. Les précautions excessives avec lesquelles on m'ouvrit la porte m'indiquaient les dangers que l'on redoutait. J. Darnand était seul près de la